

GERMAIN MARC'HADOUR
(ANGERS)

LA POÉSIE LATINE DE THOMAS MORUS

La forme latine de Morus, que j'ai lue avec quelque surprise dans le titre de ma causerie, me paraît pleine de signification. En effet, les éclipses partielles subies par le personnage historique de Sir Thomas More, lorsque la conjoncture politique ou religieuse lui était défavorable, ne lui ont jamais ôté la clientèle internationale dont il jouit comme auteur latin, en tant que Morus: traducteur de Lucien, ami d'Erasmus, inventeur de l'Utopie, auteur de nombreux poèmes latins, dont plus de 280 nous sont parvenus¹. Bien que ses *English Works* représentent à peu près les deux tiers de sa production littéraire, le latin fut la langue de ses premiers essais en vers comme en prose, la langue aussi de son dernier ouvrage, une méditation *De tristitia Christi*, dont la composition fut interrompue le 12 juin 1535 par la police de Cromwell, trois semaines avant que lui-même ne versât son sang pour sa foi sur l'échafaud de Tower Hill.

Par le nombre et la variété des pièces, la poésie latine de More l'emporte sur son oeuvre de poète anglais. Les premiers témoins qui nous en sont connus datent de son adolescence: ainsi le „Thome Mori disertu adolescentuli epigramma” de trente vers recommandant aux apprentis latinistes un manuel de grammaire intitulé *Lac Puerorum*, ou *Milk for Children*. Puisque le cardinal-chancelier John Morton, dédicataire de ce manuel, mourut en 1500, ce compliment versifié doit dater de la période incunable. Dans une seconde épigramme, de trente vers également, à la fin de l'ouvrage, More conseille aux nourrissons de Holt la direction à prendre pour affiner leur connaissance du latin².

C'est à l'éducateur John Holt, auteur de *Lac Puerorum*, qu'est également adressée la première lettre que nous ayons de More, écrite à Londres à l'automne de 1501, et dont la toute première phrase intéresse notre propos: „Misimus ad te quae volebas omnia, praeter eas partes quas in come-

¹ En comptant les 18 *Progymnasmata*, qui n'ont pas la prétention d'être des créations poétiques, étant des exercices de traduction.

² L. Bradner, Ch. Lynch, *The Latin Epigrams of Thomas More*, Chicago University Press, 1953, p. 117-120.

diam illam quae de Salemone est adiecimus" ³. Malgré la forme „Salemonne”, il semble que la pièce à laquelle More vient de faire des additions concerne le roi Salomon. A cette date, il a terminé ses études: admis au barreau de Londres, il enseigne le droit dans cette propédeutique de „common law” qu'est Furnival's Inn. Sans doute réside-t-il chez les Chartreux de Londres, hésitant entre une carrière juridique et le sacerdoce. Un sujet biblique correspond à la fois à ses préoccupations et aux traditions du théâtre médiéval. La *comedia* est vraisemblablement une pièce latine, et en vers, mais rien n'en a survécu. Les productions théâtrales, faites pour être jouées, étaient alors rarement imprimées. Erasme, parlant de More en 1519, fait état de plusieurs pièces: „Adolescens comoediolas et scripsit et egit” ⁴. Le génie dramatique de More s'exprimera, dans ses épigrammes, par l'emploi fréquent du vocatif, et par le recours au dialogue.

Ces saynètes, ainsi que l'*Exhortatio* chaleureuse aux consommateurs du „lait pour les enfants”, Erasme les lut peut-être à l'été de 1499, lors de son premier séjour à Londres. En marge de ses études en droit, More poursuivait son apprentissage d'écrivain latin en s'astreignant à la gymnastique du vers: „Primam aetatem carmine potissimum exercuit”, dit Erasme, „mox diu luctatus est ut prosam orationem redderet molliorem, per omne scripti genus stilum exercens” ⁵. Absorbé par l'action civique et les charges familiales, More fera figure d'amateur en comparaison d'humanistes à temps plein, comme Erasme ou Vivès; pourtant, on le voit, il apprit systématiquement son métier de poète, s'essayant à tous les genres, pliant sa muse à tous les rythmes de la prosodie latine. Erasme, qui lui-même composa beaucoup de vers dans sa jeunesse — notamment, en 1499, une longue *Prosopoppaëia ad Britanniam Majorem*, souvent imprimée — semble avoir considéré son jeune ami comme son maître dans les deux grandes branches de la rhétorique: l'art oratoire, et l'art poétique ⁶. C'est lui qui prit l'initiative de publier côte à côte les deux plaidoiries où More et lui-même répondent à Lucien ⁷; côte à côte également ses propres poèmes et ceux de More. Par ses soins parut à Bâle, chez Froben, en mars 1518, la première collection d'*Epigrammata Thomae Mori*, sous la même couverture que l'*Utopie* (3e édition), et immédiatement avant *Epigrammata Des Erasmi*. Cet ouvrage fraternellement composite, à pagination unique, fut réimprimé en dé-

³ E. F. Rogers, *The Correspondence of Sir Thomas More*, Princeton University Press, 1947, p. 3.

⁴ P. S. Allen, *Opus epistolarum Des. Erasmi*, Oxford, vol. 4, ep. no. 999.

⁵ Allen, *ibid.*

⁶ Le 1^{er} mai 1506, il prend Richard Whitford à témoin que leur ami commun est sans rival dans la meletè (Allen, *op. cit.* ep. 191, mai 1506); c'est un „tantus artifex”.

⁷ Les *Lucianica* d'Erasme et More parurent chez Badius Ascensius, Paris, dès 1506.

cembre 1518. En décembre 1520, le recueil d'*Epigrammata* fut imprimé sans l'*Utopie* ⁸.

En 1520, More était devenu un grand personnage dans l'Etat. C'est sans doute pourquoi on omit, peut-être à sa demande, les quatre mots par lesquels Beatus Rhenanus, dédiant les épigrammes à Willibald Pirckheimer, disait de l'auteur: „nil nisi jocus est” ⁹. Tout pourtant, Erasme lui-même l'avait écrit, un élément de jeu imprégnait toute la démarche, intellectuelle et même spirituelle, de son ami: „Inde a puero sic jocis delectatus est ut ad hos natus videri possit” ¹⁰. More, toutefois, s'amuse et amuse en vue d'instruire; au fond, comme Beatus s'empresse de le souligner, il est beaucoup plus sérieux qu'un Marullus ou qu'un Pontanus. Sa muse est si morale et si chrétienne qu'en 1520, à Mayence, l'éditeur de l'*Enchiridion* d'Erasme ajoute deux poèmes de More: une *Paraenesis ad virtutem veram*, invitation à ne pas cueillir la rose vite étioyée du plaisir facile ¹¹, et un quatrain *De mediocritate*, où à la suite d'Horace mais aussi de la Bible, est recommandé le juste milieu entre les extrêmes de l'indigence et de la prospérité ¹².

Dans un contexte érasmien, les *Epistolae ad diversos* (Bâle, 1521), paraissent encore deux poèmes inspirés à More par la réception de la „tabella” du peintre anversois Quentin Metsys représentant Erasme et Pierre Gilles; ces poèmes structurés en dialogue — „Tabella loquitur (6 vers) et „Ipse loquor Morus” (26 vers) — More les adresse à Gilles le 7 octobre 1517, de Calais où il est engagé dans de fastidieuses tractations avec les Français concernant des dommages de guerre. Le 5 novembre suivant, par manière de post-scriptum, il envoie à Erasme un quatorzain dont le thème est aussi vieux que le monde, aussi pérenne que l'amitié: „Ce ne sont pas des amis, voyons, puisqu'ils sont frères!” ¹³. L'amitié, et le zèle pour la culture, avaient déjà dicté à More, vers 1512, un sizain recommandant au public les *Progymnasmata grammatices vulgaria* de Thomas Linacre ¹⁴.

Dans les années suivantes, on voit se multiplier les références et les emprunts aux poèmes latins de More. En 1522, Frédéric Nausea lui fait une place dans *In artem poeticam* (Venise). Aux ides de février 1524 — signifiant peut-être 1525 — Othmar Nachtigall, dit Luscinus, inclut plusieurs pièces de More dans un florilège de l'humour, *Joci ac sales festivi*, qui aura diverses éditions, à Strasbourg, Bâle et Augsbourg. En 1524 également,

⁸ Ce fut la dernière édition réalisée du vivant de More; elle comportait quelques additions au texte de 1518, des corrections, et deux pièces étaient omises.

⁹ *The Latin Epigrams*, op. cit. p. 4.

¹⁰ Allen, op. cit. ep. 999.

¹¹ En 1532, Florence Wilson (Volusenus) reproduisait ce poème dans une *Enarratio in Psalmum 50* (Paris).

¹² *The Latin Epigrams*, nos 31, 50 et 107.

¹³ Ibid., p. 121.

¹⁴ Ibid., p. 119.

on trouve More dans les *Epigrammata aliquot* publiés à Cologne par Johann Heil, alias Soter.

A mesure que grandit son personnage public, More sera invoqué non seulement comme „vir disertissimus” ou „eruditissimus”, mais pour son poids de sagesse. C'est à ce titre, et comme autorité, que Cornelius Agrippa de Nettesheim l'introduit en 1530 dans son *De incertitudine et vanitate scientiarum* (Anvers), par deux épigrammes qui discréditent l'astrologie. L'extrême popularité de ce livre vaudra aux deux épigrammes une diffusion exceptionnelle, non seulement en latin, mais en italien (1547), en anglais (1569), en français (1582), en néerlandais (1651), en allemand (1713), sans doute en d'autres langues encore¹⁵. Le ton sur lequel More ridiculise l'astrologue trompé par sa femme invite Ludovico Domenichi, traducteur de Cornelius Agrippa, à reproduire ces épigrammes dans deux autres livres: les *Facetie* (Florence 1548) et *La Nobiltà delle donne* (Venise 1549).

Il ne sera pas sans intérêt de suivre quelque peu la diffusion des poèmes de More au cours du 16^e siècle, car elle montre le type d'emprunts qu'on lui faisait. Les thèmes de la mort, et du pouvoir, dominant dans sa contribution à *Scholae christianae epigrammatum libri duo... in usum adolescentulorum* (Bâle 1539). Dans *Epigrammatum Sylva* (Pavie 1540), Venturino Vasoli reproduit le distique „In barba tantum philosophum”:

Si promissa facit sapientem barba, quid obstat
Barbatus possit quin caper esse Plato?

Deux satires sur des prélats sont incluses par C. S. Curio dans un *Pasquillus* publié à Bâle en 1544. A Zurich, en 1558, un protestant anglais, réfugié pour sa foi, justifie la légèreté et le risque de ses *Ludicra seu epigrammata juvenilia* en invoquant l'exemple de Thomas More, cet homme à qui ses coreligionnaires, écrit-il, rendent un culte¹⁶. En 1559, un médecin belge, Levinus Lemmens, dit Lemnius, illustre une remarque d'embryologie dans son *Occulta naturae miracula* (publié à Anvers) en citant „lepidissimum epigramma disertissimi viri Thomae Mori”. En 1560, à Milan, Constanzo Landi, dans un essai sur le pin, cite deux épigrammes où More fait parler „Pinus nautica”, un arbre abattu par le vent et destiné à faire un bateau (ép. 16 et 17). La même année, les *Flores epigrammatum* du Français Léger Duchesne — Leodegarius à Quercu — puisent à pleines mains dans l'oeuvre poétique de More, comme le feront en 1577 des *Selecta quaedam de moribus epigrammata* imprimés à Paris. C'est à sa morale politique qu'on fera

¹⁵ Ce titre et la plupart de ceux qui suivent seront facilement trouvés, grâce aux index, soit dans R. W. Gibson, *St. Thomas More: Preliminary Bibliography*, New Haven 1961; soit dans F. et M. P. Sullivan, *Moreana Materials*, Los Angeles 1964-77; soit dans la revue trimestrielle *Moreana*, Angers 1963-77.

¹⁶ John Parkhurst, dont les *Ludicra* paraîtront à Londres en 1573, alors qu'il sera devenu évêque anglican.

appel en marge des *Epigrammata selectiora* de Philippe Melanchthon (Francfort 1583).

L'Angleterre, naturellement, se tourne volontiers vers l'homme en qui, malgré le triomphe de l'anglicanisme, elle aime à se reconnaître. On le rencontre dans *Epitaphs, epigrams, songs and sonnets* de George Tuberville (Londres 1567), et 28 de ses poèmes sont traduits dans *Flowers of epigrams* de Timothy Kendall (1577). Il figure même en appendice à la traduction anglaise, par Richard Stanyhurst, des quatre premiers livres de *l'Enéide* (1582). Vers la fin du siècle, Sir Nicholas Bacon, homme de gouvernement, et père du philosophe célèbre Francis Bacon, traduit en vers anglais l'anecdote, souvent plagiée, où More montre un moine jeté à la mer, après avoir entendu les confessions de l'équipage, et le bateau soudain allégé ne craint plus la tempête: fabliau sans malice en une époque de foi et d'unité chrétienne (ep. 157).

Je laisse à d'autres le soin de compléter ce bilan du 16^e siècle, qui ne se veut pas exhaustif, et de le prolonger jusqu'à nos jours. On trouvera des traces de More poète dans les *Deliciae* du Danois F. Rostgaard, dans les *Amores* du Belge D. Baudius, dans le Dictionnaire historique de Pierre Bayle, le *Parnassi Puerperium* de Thomas Pecke, le *Florilegium* de Thomas Farnaby, *l'Anthologia* de Hieronymus Megister, les *Pia Hilaria* d'Angelin Gazet: ce titre fort révélateur rejoint celui de *Jocoseria* choisi par Otto Holzapfel, dit Melander, qui à lui seul fit paraître les épigrammes de More dans maintes villes d'Allemagne: Lich, Mulhouse, Nuremberg, Schmalkalden, Marburg, Darmstadt, etc.

Les éditions elles-mêmes se poursuivent: si les épigrammes ne connurent qu'une édition séparée, en 1638, à Londres, elles paraissent dans les *Lucubrationes Thomae Mori* à Bâle en 1563, dans les *Opera Omnia* à Louvain, en 1565 et 1566, avec omission de quelques morceaux un peu trop „salés” et des trois poèmes qui recommandent le *Novum Testamentum* d'Erasmus. Les *Opera Omnia* de Francfort (1689) groupent à la fois la tradition de Bâle et celle de Louvain; celle de Bâle se retrouve dans les *Memoirs of Sir Thomas More*, compilés par Arthur Cayley en 1808.

La re-découverte de More au 20^e siècle, sous tous ses aspects — sa sainteté, son humour, la lucidité de son rêve utopique, l'universalité et la profondeur de son génie — s'est étendue à sa poésie latine. Le 16 août 1951, deux professeurs américains dédiaient à leurs épouses — „uxoribus utriusque fortunae consortibus” — l'édition bilingue: *The Latin epigrams of Thomas More* (1953, The University of Chicago Press). Cette oeuvre critique, à laquelle ma numérotation reporte le lecteur, a servi de base aux travaux ultérieurs. En URSS, Fr. Iouri Schulz a traduit en vers russes tous les poèmes latins de More: 31 morceaux dans *Srednie veka* en 1971, 22 dans une autre revue en 1972, et l'intégrale dans *Tomas Mor: Epigrammy* de 1973. Un poète australien, Martin Haley, donne une traduction poétique de 65 poèmes dans *Thomas More as Poet* (Brisbane 1974). Dans *Musae Re-*

duces (Leiden 1975), Pierre Laurens inclut en latin et en français dix poèmes de More, qui ont tous trait à la royauté et à la tyrannie.

Puisqu'un anthologiste doit choisir, aucune séquence ne valait mieux que celle-là pour caractériser la muse morienne. La politique inspire à l'auteur d'*Utopie* deux douzaines de morceau, le dixième de son oeuvre poétique, beaucoup plus qu'à aucun autre auteur néo-latin de son époque. Certains vers ont une qualité épigraphique. Ainsi (ép. 91),

Servos tyrannus quos regit,
Rex liberos putat suos.

Un titre, „*Quis optimus reipublicae status*”, correspond exactement au thème de *l'Utopie*. Une autre oeuvre de la jeunesse de More, *The History of Richard III*, écrite conjointement en latin et en anglais, est moins une histoire au sens moderne qu'une méditation de moraliste „de cupiditate regnandi”, pour citer le titre d'une épigramme. La toute première pièce du recueil, une Ode sur le couronnement de Henry VIII et de Catherine d'Aragon, est si pleine de leçons qu'on pourrait la classer avec le *De Institutione christiani principis* d'Erasme. More ne fait pas d'option précise sur le régime. Le titre percutant „*Populus consentiens regnum dat et aufert*” (ép. 103) dit simplement que le souverain, qu'il soit parlement ou monarque, ne peut gouverner vraiment qu'avec l'assentiment des sujets. Un titre que l'on pourrait étoffer de nombreuses citations, empruntées à Erasme aussi bien qu'à More lui-même, est celui de l'épigramme 93: „*Bonum principem esse patrem non dominum*”. L'autorité, venant de Dieu, doit refléter la paternité divine. Or, dans une prière traduite de Pic de la Mirandole, More demandait à Dieu, — amplifiant le „*Non dominum, sed te sentiat esse patrem*” de son modèle — que sa seigneurie elle-même soit paternelle:

In thy lordship, not as a lord, but rather,
As a very tender loving father ¹⁷.

L'autre „image” du bon roi, à la fois homérique et biblique, est celle du pasteur, poimèn laôn; berger, ou même chien-de-berger, il s'oppose au loup qu'est le tyran (ép. 97). Métaphore plus forte encore, et non moins traditionnelle: le corps social, dont le roi est la tête, et les sujets, les membres. (ép. 94):

Totum est unus homo regnum, idque cohaeret amore.

Deuxième sujet, à s'en tenir aux statistiques — la femme, avec vingt poèmes. Elle trompe son mari. Elle se farde „pour réparer des ans l'irréparable outrage”, au point qu'un vrai masque de peinture lui couvre le visage. Le poème le plus long du recueil est intitulé „*Ad Candidum qualis*

¹⁷ Voir une page sur cette *Deprecatoria ad Deum* dans mon *Thomas More, ou la sage folie* (Paris 1971), p. 24.

uxor deligenda" (ép. 125): aucune trace d'érotisme ovidien dans ces 231 vers „iambiques dimètres brachycatalectiques", bien organisés — pecunia (vers 36 sq), forma (vers 50), puis les parents, le caractère, l'instruction, les dons qui feront la mère et la compagne, enfin une série de modèles classiques, comme la femme d'Orphée, la fille d'Ovide, la mère des Gracques, et ce modèle plus proche, notre bonne reine.

Deux titres de poèmes assez tardifs — ils ne se trouvent pas dans l'édition de 1518 — sont exceptionnellement explicites: „Gratulatur quod eam reperit incolumem quam olim ferme puer amauerat" (ép. 247) et „Excusat quod, dum loqueretur cum eximio quodam patre, nobilem quandam matronam ingressam thalamum atque aliquandiu colloquentibus illis astantem non animadverterat" (ép. 249). Ce sont presque de petits contes, de 50 et 48 vers respectivement. Le premier concerne une amie d'enfance, qu'il avait aimée quand elle avait quatorze ans et lui-même seize, et qu'il retrouve cinq lustres plus tard: c'était une innocente liaison — Castus amor fuerat — et la braise ne s'est pas éteinte en cendre: non ullo crimine chara manes. Le second met en scène, dans la maison de More — qui n'habitait pas encore Chelsea, mais en pleine Cité, à Bucklersbury — une visiteuse française: „Comment cette nymphe candida a-t-elle pu entrer chez moi sans que je m'en aperçoive? An senui?"

La mort, avec treize épigrammes, vient en troisième lieu, et un pont avec le thème de la femme est jeté grâce à l'épithète que More composa pour sa première épouse, Jane Colt, morte toute jeune en 1511, le laissant veuf avec quatre enfants de moins de six ans. On sait qu'il convola très vite en secondes noces, mais ce n'est pas faute d'avoir tendrement aimé la défunte. Ce poème, gravé dans la pierre, a été très souvent traduit¹⁸. L'ordre des mots dans le premier vers évoque un lacs d'amour:

Chara Thomae iacet hic Johanna uxorcula Mori,

et la chère marâtre Alice est nommée avec affection dès le second. More souligne volontiers le caractère niveleur de la mort, son imprévu, et l'image qu'en donne le sommeil¹⁹.

Onze poèmes sont consacrés à dénoncer et ridiculiser l'astrologie divinatoire: More l'abomine avec la sainte colère qui dicta le vaste traité *Adversus Astrologos* de Pic de la Mirandole, et pour la même raison: elle ôte à l'homme sa plus belle couronne, le libre arbitre et la responsabilité.

Les animaux s'adjugent huit poèmes: scènes de chasse croquées en vue de flétrir la vénerie, apologues à la manière d'Esopé, où la vignette est

¹⁸ Cinq traductions — trois en anglais, une en français et une en russe — ont paru dans le seul volume XIV de *Moreana*, no. 50 et 52 (1976).

¹⁹ Pic inclut dans ses *Regulae duodecim ad militiam spiritualem* certains lieux communs: „Vita somnus et umbra", „Mors instans et improvisa", que More traduisit et développa dans son *Life of John Picus*.

toujours assortie d'une leçon morale. Les médecins constituent également une cible de choix pour la satire morienne; l'un d'entre eux, qui tue ses clients en grand nombre, se nomme Nicolaus, „le vainqueur du peuple”: comme ce fut le cas pour l'*Encomium Moriae* d'Erasmus et pour l'*Utopie*, seul un helléniste appréciera le jeu onomastique auquel l'auteur ici s'amuse.

L'Anthologie planudéenne est la source principale des épigrammes de More, dont certaines n'ont pas d'autre intitulé que „e Graeco”. Plus d'une paraît avoir été choisie parce que sa forme parfaite constituait un défi pour le traducteur, défi que More relève parfois en proposant diverses traductions: „aliter, idem aliter”. Dans les dix-huit premières pièces du recueil, les *Progymnasmata Thomae Mori et Gulielmi Lili*, l'original grec est imprimé afin que le public apprécie la qualité de la version, arbitre même entre les deux amis et rivaux, Thomas More et William Lily, et qu'à l'école de ces modèles on s'initie au grec, aux lois de la prosodie, ainsi qu'à l'art de traduire.

Les poèmes de circonstance — sur le couronnement du roi, la mort de Jane Colt, la parution du *Novum Testamentum* érasmien, etc. — ne sont jamais des exercices purement formels. More ne versifie pas sur commande. L'événement lui fournit l'occasion de délivrer un message, même lorsque le poème est en même temps l'écho d'un sentiment profond et vaste, comme l'allégresse de l'Angleterre à l'avènement du prince jeune, beau, pieux et cultivé qu'est Henry VIII. S'il fallait désigner d'un terme le dénominateur commun de la plupart de ces poèmes, le fil d'or qui les relie, on pourrait dire pietas. Dans son acception plénière, à la fois virgilienne et chrétienne, ce mot couvre l'affectueux loyalisme du sujet envers son souverain, la tendresse conjugale, la sollicitude paternelle que traduit la longue épître „Margaretae, Elisabethae, Ceciliae, ac Ioanni, dulcissimis liberis” (ép. 248), l'amitié envers Erasmus et Gilles, la fidélité à des liens noués pendant l'adolescence, l'hospitalité, la compassion à l'égard des bêtes innocentes que l'homme tue pour son plaisir, le patriotisme ardent des poèmes de guerre, et enfin le sens de la solidarité humaine. La symbiose du mendiant aveugle et du mendiant boiteux lui inspire une suite de sept épigrammes, dont cinq sont des distiques, les autres atteignant six et huit vers en vue d'extraire la morale de leur „politique”:

Vtilius nihil esse potest quam fidus amicus (ép. 14).

De ce poème, More tire une autre leçon encore:

Alta superborum fugitat penetralia regum,
Inque casa consors paupere regnat amor.

La Bible n'est pas absente de cette œuvre poétique: il y a trois poèmes sur Hérode et Hérodiade (ép. 208, 210, 211), et les compliments à Erasmus

éditeur de la „nova lex Christi” (ép. 239-41), mais à tout prendre la muse de More se veut séculière, et son christianisme prêche le bon sens plus que l'élan mystique: il exploite I Cor 8:1 — *Scientia inflat* — pour tourner en ridicule un homme d'Eglise gras et ignorant (ép. 244). Il invite au mépris de ce monde caduque (ép. 51, 101, 112), mais n'écrit pas de *Carmina sacra*, ni d'*Hymni christiani*, comme ceux que Bade, à Paris, en 1517, imprima pour le poétastre Bernard André, collègue de More à la cour de Henry VIII. Son humour, rarement féroce, s'en prend aux travers et absurdités — la chasse, le maquillage (ép. 40, 73, 213), l'ivrognerie (ép. 134, 135), l'astrologie — qui font de la société une „nef des fous”.

Bien qu'il s'ingénie à diversifier ses rythmes, et atteigne à une indéniable virtuosité, More n'est pas de ces rhétoriciens qui aspirent au tour de force métrique. Volontiers il sacrifie la régularité formelle, et même la correction grammaticale, à la vigueur et à la rigueur de l'expression. Quand Germain de Brie lui reproche des solécismes, More réplique: „d'accord, les pieds chez moi laissent parfois à désirer, mais chez toi c'est la tête!”. Néanmoins, d'une édition à l'autre, il apporte des amendements pour que sa muse marche droit.

Un quatrain touchant, composé après sa démission, dans l'adversité, presque à l'ombre de la mort, nous est parvenu par la tradition familiale. Je le cite en entier, en corrigeant Bradner et Lynch:

Môraris si sit spes tibi longa morandi,
 Hoc te uel môrus, More, monere potest.
 Desine môrari, et caelo meditare morari,
 Hoc te uel môrus, More, monere potest. (p. 122)

Calembour et répétition sont ici au service d'une „sage folie”, celle du croyant qui attend l'heure d'aller dans la patrie véritable: „je meurs pour parvenir à ma demeure” garderait en partie le jeu de mots.

More est-il un grand poète? La variété de son inspiration — la vie sous tous ses aspects — a permis à ses éditeurs d'appeler ses *Epigrammata* „incomparably the best book of Latin epigrams in the sixteenth century” (p. XXIX). D'autres critiques refuseront à More cette palme. C'est en prose, surtout, que More fut un très grand poète. Quand ses adversaires, dans la controverse théologique, lui reprochent sa „poésie”, ils pensant à l'*Utopie* ce poème puissant où More déploie les ressources de l'imagination, d'une sensibilité vibrante, d'une prouesse verbale, inégalées peut-être dans ses vers. Des métaphores comme celle des moutons mangeurs d'hommes — „tam edaces ut homines devorent” — sont devenues proverbiales. Et, plus encore, le mythe lui-même de l'*Utopie* s'est avéré d'une fécondité extraordinaire, due à l'incandescence du génie au service d'une âme passionnée et d'une cause passionnante — le bonheur de l'humanité.